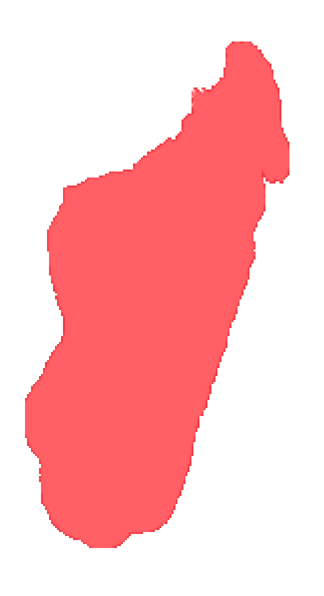
Bibliothèque malgache / 11

Bulletin du Comité de Madagascar

1re ANNEE – N° 7 – Octobre 1895



LES ÉVÉNEMENTS DE MADAGASCAR

JUIN

3. – Dans une lettre adressée au *Times*, M. Knight se plaint des mesures adoptées par les autorités militaires de Tamatave, pour empêcher les navires étrangers de communiquer avec Tananarive par les ports de la côte orientale ; mais il n'est pas plus tendre pour le gouvernement malgache, qui ne laisse plus passer aucune correspondance renfermant des renseignements militaires ou politiques.

Les représentants de la presse anglaise, dit M. Knight, sont minutieusement surveillés. Non seulement la censure cherche à enlever toute valeur à nos correspondances, mais on punirait sévèrement tout indigène qui nous fournirait des renseignements. Tout Hova qui chercherait à porter nos lettres à la côte serait certainement mis à mort. On nous surveille étroitement dans la capitale. Si l'un d'entre nous va faire une promenade à la campagne, il est filé par des agents du gouvernement qui notent tous ses faits et gestes et l'arrêtent s'il fait mine de s'approcher du front de l'armée. Si un Européen se permettait de prendre une autre direction que celle indiquée sur son passeport, les porteurs l'abandonneraient et il ne trouverait personne dans le pays pour lui fournir des provisions.

Les Hovas sont honteux de ce qu'ils ont fait depuis plusieurs mois et cherchent à le cacher aussi longtemps que possible. Les ministres du gouvernement de Tananarive n'auraient pas mieux travaillé s'ils avaient été les plus rusés alliés des Français.

Le correspondant du *Times* nous parle ensuite d'un parti français qui se serait créé à la cour même de Ranavalo, grâce aux prodigalités de notre gouvernement. Des parents, des conseillers intimes de la reine auraient été achetés ; ils empê-

chent d'approcher du palais tous ceux qui pourraient, à son avis, lui donner d'utiles conseils avant qu'il ne soit trop tard.

Les basses intrigues des cours orientales fleurissent ici. De vieilles femmes qui approchent la reine et que quelques dollars peuvent corrompre exercent une immense influence sur les affaires de l'Etat : la nourrice de la reine, par exemple. C'est à ces influences qu'il faut attribuer le fait que des officiers, ridiculement incompétents, ont été placés à la tête des troupes qui occupent les premières lignes de la défense, alors que des hommes qui ont reçu une éducation militaire anglaise sont totalement négligés, simplement parce que tout ce qui est anglais présente un caractère offensant aux yeux du parti de la cour.

D'après M. Knight, l'inutilité de la résistance éclate à tous les yeux. Malgré toutes les menaces, les chefs de l'armée n'ont fait aucun préparatif pour s'opposer à l'envahissement du pays ; les fabriques de poudres et de cartouches si bien montées par des ingénieurs anglais restent inoccupées et les soldats hovas manquent de munitions ; la fièvre et la faim sévissent dans les camps et ceux qui fuient sont brûlés vivants, selon l'ancienne loi malgache[1].

26. – Rasanjy, secrétaire du premier ministre, adresse au commandant des forces hovas la lettre suivante qui fut trouvée, le 30 juin, dans une tente du camp pris par nos troupes.

Tananarive, 26 juin 1895.

Rasanjy à Rainianjalahy, 14e Honneur, et Ravenya, 10e Honneur (écrit de la main même de Rasanjy).

Voici quelques idées que je désire vous suggérer. Vous savez que nos troupes à Tananarive qui sont parties avant vous et

---

[1] Bien que cette correspondance, datée de Tananarive, parle avec quelque sans gêne de l'apathie du gouvernement malgache, il ne convient pas d'accepter sans réserve les renseignements qu'elle fournit. La facilité même avec laquelle une lettre aussi compromettante a pu être expédiée de Tananarive, suffit pour nous mettre en défiance.

celles qui sont parties en même temps que vous ne proviennent pas d'un même corps d'armée, mais qu'elles ont été prises dans différents corps ; aussi convient-il de donner à ces troupes la cohésion qui leur manque, pour qu'il ne se produise pas de cohue si l'on désigne, pour marcher, une fraction quelconque de votre troupe. Je crois qu'il faut, pour arriver à ce résultat, faire faire de fréquents exercices chaque fois qu'il sera possible.

D'après les histoires des Vazahas que j'ai lues, relatives à la guerre, il ressort qu'il ne faut pas, dans une guerre avec eux, les attaquer de loin, mais faire tout pour les approcher le plus possible, car les attaques de loin ne peuvent que fournir un aliment aux canons et aux fusils ; tandis que dans les attaques de très près, il convient d'employer les couteaux, les sagaies et les haches ; c'est le moyen de réussir, surtout si on utilise en même temps les fusils.

Il serait bon aussi, à mon avis, de répartir les aides de camp, quel que soit leur nombre, parmi les troupes ; car non seulement ils doivent posséder tous de bonnes armes, mais encore ils augmentent le nombre des soldats.

La lettre du premier ministre, que vous recevrez, en même temps que celle-ci, vous indique ce que vous devez faire au sujet des fortifications ; exécutez scrupuleusement ses ordres, dans la mesure de ce que vous croirez devoir faire.

Je vous renouvelle ce que je vous ai écrit déjà au sujet des éclaireurs et des espions ; de plus, organisez une police secrète qui vous permette de ne pas laisser connaître à l'ennemi ce qui se passe dans nos camps ou dans nos places fortes, car un des plus grands moyens des Vazahas, moyen qu'ils pratiquent d'une façon parfaite, c'est d'avoir des amis dans le camp de leurs ennemis.

S'il vous est possible de vous créer des intelligences dans le camp des Français, de façon à connaître leurs intentions et tous leurs mouvements, je crois que cela vous sera d'une grande utilité. Faites connaître sagement et secrètement l'état des officiers et des troupes que vous avez en main. N'oubliez pas notre

conversation à Ambavahadimitafo, relative aux kabary d'encouragement à faire aux soldats.

Il conviendrait aussi de leur faire connaître, soit par des kabary, soit par de fréquentes conversations, le but des Français dans cette guerre, c'est-à-dire l'anéantissement et la suppression des Hovas comme nation ; aussi toutes les assurances de confiance qu'ils pourront répandre sont des leurres, car, si, à Dieu ne plaise ! les Français s'emparent de Madagascar, il est impossible de donner une idée des supplices qu'ils feront subir aux habitants.

Aussi, dans un pays qu'on appelle Dahomey, dont ils viennent de s'emparer dans l'Afrique ouest, ils ont déjà pris 800 soldats noirs du pays pour les envoyer ici en expédition ; et cependant ces hommes sont sous leur dépendance depuis un mois seulement.

Pour terminer, n'oubliez pas que, d'un côté, Ralambotsirafo, 13e Honneur, et ses troupes forment votre aile droite ; ils doivent aller à Antaniandrahaja et à Ambalajanakomby, que les Français dégageront ; enfin, d'autre part, votre aile gauche, par la rive ouest (droite) de l'Ikopa, permettra de jeter dans la marmite les Français, quand ils abandonneront Mevatanana pour aller en avant, si les forces dont vous disposez vous le permettent.

Confiez votre corps à Dieu, demandez-lui de vous aider, et employez tous les mauvais procédés. Répandez cela dans vos camps.

Vivez, etc.

FIN JUIN. – Le correspondant du *Times* à Tananarive fait un tableau saisissant du désarroi qui règne à la cour d'Imérina depuis que le gouvernement malgache a pu savoir que les généraux et les troupes indisciplinées sur lesquelles il croyait pouvoir compter pour arrêter la marche du corps expéditionnaire prennent la fuite aux premiers coups de feu.

M. Knight écrit que son compatriote Harvey, directeur du *Madagascar News*, ne craint pas, dans sa folie, de conseiller

aux Hovas de mettre le feu à la ville, pour préparer au général Duchesne le sort de Napoléon à Moscou ; mais il nous apprend aussi que la tranquillité la plus absolue continue à régner à Tananarive et que, loin de vouloir brûler leurs maisons, les gens riches en construisent de nouvelles plus luxueuses, comme si la paix la plus profonde régnait à Madagascar.

La situation dangereuse que l'excitation des soldats enrôlés de force pourrait créer aux Vazahas restés à Tananarive, malgré les avertissements répétés des consuls, préoccupe le correspondant du *Times*.

Il reste toujours beaucoup de femmes et d'enfants anglais à Tananarive, dit-il, et on est stupéfait de voir des missionnaires mettre en sûreté leurs objets les plus précieux, alors qu'ils laissent à la Providence le soin de leurs filles qu'ils gardent auprès d'eux. Une révolution est à craindre. Un de ces matins, un négociant anglais a trouvé sur sa porte un placard en langue malgache, disant : « Hâtez-vous de fuir, Européens qui résidez ici ; car, si vous restiez, nous ne serions plus responsables de votre sang. Ne croyez point que ce soient des paroles dites à la légère, ou vous aurez à le regretter. »

Le correspondant résume en ces termes l'aspect général des affaires à Madagascar :

Tant que l'ennemi s'est trouvé éloigné, les habitants de l'Imérina ne pouvaient se faire à l'idée que l'heure avait sonné où la domination des Hovas devait disparaître. Depuis que chaque jour apporte quelque récit de nouveaux désastres et de la marche en avant de l'envahisseur, les populations perdent de plus en plus leur joyeuse confiance en elles-mêmes. Un air triste assombrit tous les visages et des regards inquiets et malveillants suivent tout Européen qui passe dans les rues. Dans les rares moments d'expansion, c'est un concert d'amères récriminations contre un gouvernement pétri de fatuité, qui feint encore de n'avoir aucun doute sur une issue triomphante de la lutte. Il

ment effrontément, vantant la merveilleuse organisation des préparatifs militaires, exaltant l'admirable stratégie des généraux hovas, parlant de victoires chimériques et impossibles, et les Français avancent toujours !

Aucun plan de campagne ; quelques troupes par petits paquets de 1.000 hommes lancés en avant, sous le commandement non d'un soldat expérimenté, mais de quelque personne incapable, n'ayant même pas manié les armes, mais qui est bien auprès de la cour ou de la reine. Les achats de commandements sont nombreux ; car, si on ne s'y procure pas la gloire, ni un renom patriotique, on s'y enrichit vite et grassement. Le général met à l'amende le colonel, le colonel le capitaine, le capitaine les simples soldats. La petite anecdote que voici en dira plus long que tout raisonnement : « Après le combat de Marovoay, un certain nombre de soldats s'enfuient dans les marécages ; d'autres fugitifs viennent à leur secours, mais ne les aident à sortir de leur dangereuse position qu'après leur avoir extorqué, sous forme de promesse, une rançon. »

M. Knight nous raconte un épisode assez curieux qui mit la joie au cœur de tous les habitants de Tananarive : Le 13 juin, le bruit se répandit qu'un télégramme apporté par un schooner américain annonçait que la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre. Que cette nouvelle sensationnelle ait été accueillie avec enthousiasme par les Malgaches, qui voyaient une intervention providentielle en faveur de fervents serviteurs de Dieu, cela n'a rien d'extraordinaire, mais il paraît que les résidents anglais discutaient passionnément les chances de succès de leur pays et que certains d'entre eux, redoutant d'être faits prisonniers de guerre par le corps expéditionnaire, se préparaient à quitter l'île.

Quant aux Hovas, ajoute-t-il, leur joie n'avait pas de bornes et ils remerciaient la Providence qui intervenait en leur faveur. Le gouvernement appuyait cette information en faisant courir le bruit que les troupes françaises, craignant de voir arriver une

escadre britannique, se rembarquaient précipitamment, et, quand on sut que tout ce bruit n'avait rien de fondé, un abattement soudain succéda à la fièvre des esprits, et, pour la première fois peut-être, ce malheureux peuple eut une claire perception de l'état réel des choses.

Résolu à prolonger autant que possible les apparences trompeuses d'une défense sans espoir, le gouvernement fait circuler les histoires les plus invraisemblables, qui ne trouvent qu'un petit nombre de crédules.

Ainsi, le 18 juin, on rapporte que Itamasombasaha (qui, après avoir été condamné à mort pour sa conduite à Marovoay, a été pardonné et réinstallé dans son commandement), a, par le moyen d'un mouvement stratégique des plus habiles, conduit les Français dans un piège, et, après avoir massacré 2.000 hommes des troupes d'Algérie, a forcé l'ennemi à évacuer Mevatanana.

Une autre fois, on annonce que le génie Hova, en coupant une digue, a noyé 1.000 Français. En marchant de ce train, il ne resterait bientôt plus rien de l'expédition.

Une proclamation de la reine vient d'appeler tous les Hovas sous les armes et la population de la capitale entend, dit le correspondant du *Times*, forcer les Anglais à concourir à la défense de leur métropole. Cela se prêche dans les églises ; un des derniers dimanches, un prédicateur dit en citant l'Évangile : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Alors, un des assistants s'écrie, au milieu de l'auditoire surexcité : « Quiconque marque de la sympathie envers les Français doit être tué, même sous ces voûtes sacrées » et, quand les soldats passent devant les magasins et les dépôts appartenant aux Européens, les cris de « Dehors les Vazahas ! » retentissent aussitôt. « Ce sont les Vazahas (Français, Anglais, Américains) qui ont appelé ces calamités sur notre pays. A mort ! à mort ! » M. Porter, notre vice-consul, a demandé l'autorisation d'envoyer deux Anglais à travers les lignes hovas avec un message pour le général français pour savoir quel traitement serait accordé par les Français aux

Anglais qui résident à Tananarive en vertu des droits de neutralité.

Or, le premier ministre, qui paraissait il y a quelques jours au comble du désespoir, et qui est un acteur de premier ordre, répondit au consul avec un calme imperturbable : « Ne vous effrayez pas. Vous Européens ne devriez pas avoir peur ! Je vous protégerai ; n'avez-vous pas ma parole ? Jamais ils n'arriveront jusqu'à la capitale. Voyez quelle masse de Hovas ici et dans les villages, tous prêts à se battre ! Que pourront les Français contre ces braves ? » Le premier ministre ajouta que « si les Anglais voulaient partir, à raison de l'ancienne amitié, il ne s'y opposerait pas, mais qu'il redoutait d'être rendu responsable de la mort des deux messagers anglais, s'il arrivait qu'ils fussent tués ». Il est certain que les autorités hovas font les plus grands efforts pour que les journalistes européens ne soient pas inquiétés.

En attendant, les disputes les plus violentes éclatent à la cour ; ceux qui sont responsables se rejettent mutuellement la responsabilité de la défaite. Dans un récent conseil de cabinet, la reine, très émue, parla en ces termes : « Que signifie tout cela ? J'ai envoyé des milliers d'hommes à l'armée ; qu'ont-ils fait, que faites-vous, vous autres ? Voulez-vous défendre mon royaume ? Dois-je rendre ma couronne ? Parlez, parlez franchement, ne craignez rien. »

Un silence de mort suivit ces paroles ; personne ne se leva pour se vanter de combattre jusqu'au dernier souffle. Un seul, parmi les conseillers, osa dire à la reine qu'on la trompait indignement, et que le coupable qui semait les mensonges était le gouvernement même qui mentait, mentait toujours.

Le premier ministre répliqua d'un ton indigné : « N'est-ce pas une honte d'entendre de pareilles choses ! Oser dire que la reine ment ; c'est d'un traître qui mérite la mort. » La reine congédia le Conseil.

Résolus à prolonger cette défense sans espoir, la reine, ses courtisans et ses ministres passent leur temps au jeu, le vice capital des Hovas ; les Européens, même les plus favorables, ne

peuvent s'empêcher de secouer la tête et de hausser les épaules devant un pareil aveuglement.

JUILLET

24. – On écrit au *Temps* de Tamatave :

Notre existence se traîne toujours dans la même désespérante uniformité : quelques coups de canons qui s'échangent périodiquement entre la batterie et les lignes de Farafate, des reconnaissances tantôt dans la direction de l'Ivondrona, tantôt dans celle de l'Ivolina, suivies de rares fusillades, et c'est malheureusement tout ; il n'y a pas là matière à de longs développements.

L'état sanitaire s'améliore sensiblement. On vient d'expédier 70 convalescents pour la Réunion, et les 128 marsouins qui nous sont arrivés par le *Yang-Tsé* pour relever ceux qu'un séjour de huit mois dans cette garnison si débilitante avait trop éprouvés font très bonne figure.

L'explosion de la poudrière de Farafate. – Comme faits militaires je n'en ai qu'un à vous signaler, il s'est produit, le 26 juin. Pendant que, fiévreux, j'étais blotti sous mes couvertures, malgré les 32° du thermomètre, comptant les coups des pièces de 14 qui tiraient à ce moment-là sur Manjakandrianombana, une sourde détonation me fit dresser l'oreille. J'appris bientôt que le capitaine d'artillerie Barrera, qui, la veille, avait remplacé le capitaine Fourcade dans le commandement de la batterie, avait inauguré sa prise de possession par un coup de maître : une poudrière de l'ennemi, venait de sauter, détruisant les paillottes qui servent de caserne aux défenseurs de Farafate.

Afin de nous prouver, sans doute, que cet accident ne l'avait pas complètement démuni, Rabehevitra fit commencer, dès l'aube du lendemain, un feu du diable qui ne cessa que vers huit heures du matin, et, pour la première fois, des éclats d'obus vinrent tomber dans nos lignes, mais sans nous faire aucun mal.

N'importe, il est temps d'en finir avec tous ces farceurs, qui se croient protégés par tous les *Vasimbas* de leur calendrier. Cette inconcevable longanimité nous fait le plus grand tort dans l'esprit des peuplades de la côte, qui pourraient nous être de la plus grande utilité.

La Fête nationale. – La Fête nationale a été célébrée le 14 juillet ; elle empruntait à la situation actuelle un caractère que je qualifierais presque de religieux ; nous avons bien eu les réjouissances habituelles : retraite aux flambeaux, jeux populaires sur la plage, etc., etc. ; mais le pèlerinage au monument commémoratif des combattants de 1885 fut particulièrement touchant. La colonie française et les protégés avaient été reçus à la résidence de France, à dix heures du matin, par le commandant Campion ; ils furent présentés par le doyen de la colonie, M. Bonnemaison, qui, très ému, prononça une patriotique allocution à laquelle le commandant a répondu.

Les salves réglementaires furent tirées le matin, à midi et le soir, par le *Dupetit-Thouars*. Le navire anglais *Marathon*, qui, dès l'aube, avait arboré son grand pavois, salua de vingt et un coups de canons le drapeau de la France.

La marine anglaise. – C'est le 27 juin, à neuf heures du matin, que ce navire vint mouiller dans la rade de Tamatave. Aussitôt après, il hissa au grand mât le pavillon français et salua la terre de vingt et un coups de canon. Son dernier coup tiré, le *Dupetit-Thouars*, hissant à son tour le pavillon britannique, lui rendit le salut coup pour coup, et les visites s'échangèrent.

Le lendemain 28 juin, les Anglais fêtaient le cinquante-huitième anniversaire du couronnement de la reine Victoria ; le *Marathon* et nos deux navires de guerre pavoisèrent, des salves furent tirées de part et d'autre, et le commodore Maconochie reçut à déjeuner à son bord le commandant Campion, le lieutenant-colonel de Giovellina, M. Chaloin, résident de France par intérim, et le consul d'Angleterre, M. Sauzier.

Le *Marathon* partit le même soir à cinq heures, se dirigeant vers le sud ; il allait d'abord à Mahanoro pour faire visite au fameux Rainisolofo, qui aurait molesté, paraît-il, des sujets

anglais, et ensuite à Vatomandry pour y recueillir des missionnaires descendus récemment à Tananarive. Il était de retour le 5 juillet, et de nouveau, bien que les règlements ne lui en fissent pas l'obligation, il salua le drapeau français de vingt et un coups de canon. II avait à bord M. Kingzett, sa femme et ses deux enfants, Mme Huckett et ses enfants, miss Coombes et miss Bliss, tous de la London missionary Society. Quelques jours après, ce fut au tour de la malle anglaise, le *Warwick-Castle*, de ramener des émigrés de l'Imérina : M. Prendergast, Mme Thorne, ses enfants, et miss Henry. Ce n'est que le commencement de l'exode.

La marine américaine. – Je me suis étendu, trop longuement peut-être, sur l'attitude du commodore et des officiers de la marine anglaise, parce que je voulais mettre en parallèle la conduite observée par le *Castine* depuis son arrivée. Ce navire, appartenant à la marine des États-Unis, arrivait ici le 3 juin, dans le but, disent publiquement les officiers, de faire une enquête sur le jugement prononcé par le conseil de guerre de Tamatave contre l'espion Waller. A la surprise générale, ce navire ne crut pas devoir saluer la terre. Le commandant du Castine aurait dit qu'il ne pouvait pas saluer cette terre comme terre française, puisque le gouvernement des États-Unis n'a pas reconnu le protectorat de la France et que son consul n'a jamais demandé son *exequatur* au résident général. D'un autre côté, il ne pouvait pas la saluer davantage comme terre malgache, parce que les autorités de la reine de Madagascar l'avaient évacuée et que les Français avaient arboré leur pavillon sur la batterie. On ajoute, enfin, que le commandant du *Castine*, ne voulant pas assumer une aussi grave responsabilité, aurait, aussitôt après le mouillage et au mépris des règlements édictés le 18 janvier 1895 par le commandant de la station navale, envoyé l'un de ses officiers à terre pour prendre les instructions du consul intérimaire Wetter, dont les sentiments gallophobes sont bien connus, et qu'il aurait reçu l'ordre de s'abstenir ! Cet incident, profondément regrettable, a vivement irrité tout le monde.

A Tananarive. – Le bruit courait ces jours derniers que Rainandrianampanadry, avait été rappelé par la reine. Notre ex-

gouverneur s’en serait tiré par l’envoi d’une lettre dans laquelle il disait que sa présence à Farafate, boulevard du royaume d’Andrianampoinimerina, était indispensable et que s’il s’absentait un seul instant, les Français y rentreraient sur ses talons. Rainan... est la prudence même.

AOUT

COMMENCEMENT D’AOUT. – M. Bennett-Burleigh, correspondant du *Daily Telegraph*, dans une lettre de Tananarive, nous apprend que jusqu’à ce jour nos troupes n’ont trouvé devant elles que des soldats provenant des levées rurales dont le nombre s’élève à 30.000 environ ; mais que le prince Ramahatra, élevé au rang de deuxième commandant en chef, partira quand le moment sera venu avec les soldats de l’armée régulière, et que les grands chefs militaires qui n’ont pas encore concouru à la défense réunissent leurs contingents pour une grande bataille qui sera livrée dans les environs de Tananarive. La reine Ranavalo et le premier ministre assisteront en personne à cette lutte suprême.

La population de la capitale parait enfin sortir de son apathie ; le gouvernement malgache a décrété une levée en masse de tous les hommes valides afin de renforcer les troupes de l’Imérina. Tout le monde fait l’exercice, et il n’est pas jusqu’aux écoliers qui ne consacrent six heures par semaine au maniement de la sagaie et du bouclier, les armes de précision du peuple malgache.

Le major Graves, le seul officier anglais qui soit resté au service du gouvernement hova, exerce les artilleurs ; et à ce sujet, le correspondant du *Daily Telegraph* dit que douze canons Maxim avec 10.000 gargousses par pièce ont été récemment débarqués sur la côte, dissimulés dans des barrils de ciment ; ils auraient été transportés à Tananarive. Il faut donc croire que les mesures de précaution adoptées par le commandant de la sta-

tion navale pour empêcher l'introduction de contrebande de guerre et qui gênaient, parait-il, le commerce anglais et américain, n'étaient pas bien rigoureuses.

Les campements situés au nord et à l'ouest de la ville contiennent, d'après le correspondant, environ 13.000 hommes, 4.000 étaient partis le 30 juin dans la direction de l'ouest, avec des canons et de grands approvisionnements de munitions. Les généraux Andriamifidy et Rainianjalahy qui commandaient les troupes hovas à Tsarasaotra et au mont Beritza disposaient, c'est le chiffre qu'indique M. Bennett-Burleigh, de 8.000 soldats.

Ravoninahitriniony, neveu du premier ministre et mari de Rasanandrenibe, sa petite-fille, qui commandait les troupes occupant la zone de Kinajy à Andriba, a été condamné à mort ; il est accusé dit-on, d'avoir vendu son pays à la France. La reine lui a fait grâce, selon l'usage, et le vaillant guerrier, qui devait rejeter les Français dans la mer, a pris, les fers aux pieds, le chemin d'Ambositra où il va retrouver Rajoelina et Rajaona.

2. – Quatre cents hommes de troupes appartenant au 200e régiment d'infanterie venant de Lyon et 150 appartenant au 40e bataillon de chasseurs venant de Grenoble, s'embarquent à Marseille à bord du *Vinh-Long*. Le lendemain, le même transport part d'Alger après avoir embarqué les troupes de la légion étrangère destinées à la relève.

– Extrait d'une correspondance du général Duchesne :

Les itinéraires établis à la suite des reconnaissances effectuées avant les opérations ne pouvaient, avec quelque soin qu'elles eussent été faites, prévoir toutes les difficultés de la marche. Le pays est extrêmement accidenté et fréquemment coupé par de nombreux ravins séparés par des crêtes rocheuses difficiles à franchir.

En s'avançant au milieu de ces obstacles, de près de 300 kilomètres, dans la direction de Tananarive, nos troupes ont dû

faire preuve d’une endurance et d’un dévouement auxquels on ne saurait trop faire hommage. La fièvre de ce pays anémie très rapidement et très profondément, et, de l’avis des médecins, dès qu’un homme est un peu atteint, il est préférable de le rapatrier ; c’est ce qui explique le nombre des indisponibles qu’il ne faut pas confondre avec le nombre des hommes véritablement malades. L’état sanitaire s’améliore à mesure que la colonne s’avance sur les plateaux. La température, encore très chaude dans la journée, s’abaisse sensiblement durant la nuit et les fièvres sont moins à redouter.

3. – Départ de la *Ville-de-la-Ciotat*, courrier d’Australie, de la Nouvelle-Calédonie et de la côte occidentale de Madagascar. Il emporte près de 1.000 tonnes de provisions, de dons nationaux et de matériel de guerre pour Majunga.

5-6. – Extraits de diverses correspondances :

Suberbieville, 6 août.

Je n’ai pas le plus petit fait militaire à vous signaler. Ces dernières semaines ont été entièrement consacrées à la concentration des ravitaillements et aux travaux de la route, qui est terminée jusqu’à 15 kilomètres environ au delà d’Ampasiria ou plutôt des hauteurs d’Ampasiria, car on a abandonné, à partir de Tsarasaotra, la piste autrefois suivie par les porteurs pour gagner l’est en suivant le massif du mont Beritza. A partir de ce point, elle redescend vers le sud en suivant les crêtes et traverse les villages d’Andjiejié, au confluent du Marokolohy, Antziafabositra et Soavinandriana, d’où elle prendra la direction d’Andriba. La brigade de tête est alimentée par 600 mulets de bât, les troupes de l’arrière par les voitures Lefebvre.

La brigade Voyron, qui nous a rejoints, a quitté Suberbieville avec le général Duchesne et l’état-major le 28 juillet ; le commandant en chef est resté sur les hauteurs de Beritza pendant que la brigade d’infanterie de marine, qui a dépassé les

troupes du général Metzinger et a pris la tête, est employée à la construction de la route qui pourrait être terminée du 20 au 25.

L'intention du général Duchesne était de continuer ces travaux pénibles au delà d'Andriba, tout au moins jusqu'à Kinajy ; mais le mauvais état sanitaire, conséquence naturelle d'une aussi dangereuse corvée, le décidera probablement à organiser la colonne volante à partir d'Andriba.

La brigade du général Voyron est la moins éprouvée du corps expéditionnaire ; il est vrai qu'elle n'a pas travaillé aux routes ; les nègres seuls y ont été employés ; quant aux régiments d'Algérie, après avoir été sérieusement éprouvés au début, ils résistent assez bien et conservent les deux tiers de leur effectif en bon état.

Les Hovas nous laissent heureusement fort tranquilles ; pas d'attaques de nuit, les convois circulent avec sécurité et n'était l'intolérable chaleur, 38 degrés en moyenne, les troupes auraient quelque repos.

L'état sanitaire est mauvais. On évalue les indisponibles à plus de 40 p. 100 de l'effectif. Cette morbidité doit être d'abord attribuée au peu de précautions qu'on a prises pour combattre le paludisme ; il aurait fallu tenir la main à ce que les soldats absorbassent chaque matin une petite dose de quinine préventive ; on ne l'a pas fait, parce que les médecins de l'expédition n'avaient pas sur ce point une communauté de vues suffisante.

Camp de Beritza, 5 août.

Le général Duchesne et l'état-major sont arrivés, le 30 juillet, à Beritza avec la brigade d'infanterie de marine, qui vient continuer les travaux de la route exécutés jusqu'à présent par la brigade de la guerre. Les soldats du général Metzinger n'en peuvent plus. Aux fatigues de ce travail, qu'on n'aurait jamais dû faire exécuter par des Européens, si tant est qu'il fût indispensable, ajoutez la fièvre, la dysenterie, les accès pernicieux, les nuits sans sommeil sous des tentes où l'on suffoque. C'est un spectacle navrant, croyez-le bien, que la vue de ces pauvres petits soldats de vingt ans, incapables de résister aux atteintes de

ce mortel climat, marchant sac au dos sous un soleil de plomb et, à chaque instant, arrêtés pour des stationnements inexplicables qui achèvent de les démoraliser. La partie du 200e régiment et le bataillon de chasseurs à pied, qui formaient l'avant-garde, ont été particulièrement frappés. Le 1er bataillon du 200e n'a plus que 218 hommes valides, et le 2e 300 environ ; ils vont rester en arrière pendant que le 3e bataillon, qui n'a pas encore exécuté de terrassements et dont l'effectif s'élève exactement à 450 hommes, passe à l'avant-garde. Quant aux chasseurs, ils ont laissé plus de la moitié des leurs dans les ambulances. Il n'y a que le régiment d'Algérie en excellent état ; il peut encore fournir un contingent nombreux pour la formation d'une colonne.

L'œuvre du génie. – Mais ceux qui ont payé le plus lourd tribut à ce mortel climat, ce sont nos soldats du génie ; ils ont été partout, ont construit des ponts, fait sauter des roches, déblayé la brousse, comblé les marais, élargi les pistes, remué des montagnes de terre et de détritus végétaux en fermentation ; aussi, de ce magnifique détachement de 800 sapeurs qui faisait notre admiration, il reste 120 hommes pouvant encore rendre quelques services. Sans doute, il y a eu peu de décès dans cette grosse disparition, mais les manquants sont « sur le flanc », anémiés et bons à rapatrier.

Aussi bien l'œuvre du génie a-t-elle été une œuvre de géant, et sans la suivre pas à pas depuis Majunga, je relaterai les trois points saillants de sa tâche : la construction des trois ponts de Marovoay, d'Ambato et surtout du pont du confluent du Betsiboka et de l'Ikopa.

Le pont de bois de Marovoay, d'une solidité à toute épreuve, est un pont de chevalets combiné avec des pieux dans sa partie médiane. Il a 67^{m},50 de long et présentait d'autant plus de difficultés que la marée marne de 4 mètres sur la rivière de Marovoay. Pour enfoncer les pieux, – le « mouton » ayant été jeté à l'eau antérieurement dans quelque échouage de chaland par ceux qui le conduisaient, – on employa un moyen original. Les pieux étaient plantés légèrement, une plaque de fer en re-

couvrait horizontalement la tête, hors de l'eau, et l'on faisait détoner sur cette plaque de la mélinite dont le choc enfonçait les pieux.

Sans parler de tous les ponceaux construits sur la route, on peut encore constater la bonne exécution du pont d'Ambato, placé en travers de la petite rivière du Kamoro : il a, celui-là, 120 mètres de long et fut détruit une première fois accidentellement, puis refait avec une entière solidité.

Mais le chef-d'œuvre du génie à Madagascar, c'est le pont situé un peu au-dessus du confluent des deux grandes rivières. Le pont du Betsiboka a 367 mètres de long. On essaya d'abord du système des chevalets, mais le fond du fleuve est d'un sable extrêmement fluide.

« Nous posions un chevalet, me racontait un des braves troupiers encore debout qui ont coopéré à cette étonnante construction, nous allions manger la soupe, et quand nous revenions, plus de chevalet ! les sables avaient tout avalé. » Il fallut alors recourir aux pieux enfoncés à force, passer sa vie dans l'eau jusqu'aux aisselles, bravant les rhumatismes et aussi les nombreux caïmans. Et 367 mètres, c'est long !

Les annales militaires n'avaient pas, je crois, depuis 1809, enregistré pareil travail ! Le nombre des charpentiers diminuait tous les jours. On vit, à la fin, cette poignée de braves gens se raidir contre la fièvre et la souffrance et continuer l'œuvre entreprise ; on vit aussi des officiers manier la scie et le marteau et suppléer aux soldats terrassés par la maladie. Voilà ce qu'a fait, entre autres choses, le génie à Madagascar.

Il y a quelques jours, la petite poignée de héros – trouvez-vous le mot trop fort ? – du pont du Betsiboka est repartie en avant. Et comme leur chef un peu ému leur adressait ces simples mots : « Allez, mes enfants, et bon courage ! » la petite troupe répondit d'une seule voix : « Merci, ça y est, mon colonel ! » S'il y a dans l'armée française quelques petites infériorités de détail, elles ne sont pas là.

Les voitures Lefebvre. – L'aspect de la brigade qui vient de passer à l'avant-garde nous a quelque peu réconfortés ; elle n'a

laissé jusqu'à présent dans sa route que le quart de son effectif et la moyenne des compagnies est d'environ 150 hommes présents ; il est juste de dire que le général Voyron n'a pas fait travailler les marsouins à construire des routes, il n'y a employé que les troupes auxiliaires, accoutumées aux ardeurs du climat. Mais le tour de l'infanterie de marine est arrivé, c'est elle qui va poursuivre les travaux de la route jusqu'à Andriba, c'est-à-dire dans les rampes de l'Ambohimenakely, où elle aura sans doute des remblais considérables à exécuter.

On ne saurait traiter la question de la route militaire sans parler du mode de transports employé : c'est un sujet de discussion qui revient ici à chaque minute dans nos conversations. Fallait-il adopter les cinq ou six mille voitures en fer à deux roues, dites : voitures Lefebvre, ou tout bonnement des mulets de bât ? Je dois, pour être juste, constater que dans le corps expéditionnaire les voitures Lefebvre n'ont actuellement presque plus de défenseurs. On les charge de tous les péchés d'Israël. Ce sont ces voitures qui ont causé les retards du corps expéditionnaire ; elles qui ont nécessité une route et qui ont semé la maladie parmi les troupes en obligeant à employer les Européens à ce dur travail.

Je ne dois pas cacher que des officiers du train dont j'ai demandé l'opinion déclarent préférer les convois de mulets aux voitures Lefebvre qui, disent-ils, cassent avec une trop grande facilité. J'ai pu effectivement constater de visu, comme tout le monde, que lorsque les « échelons » des convois de voitures en fer sont parvenus, ces jours derniers, à Suberbieville, plus de la moitié avaient les brancards originaires remplacés par des brancards de fortune, coupés dans les forêts du chemin.

En outre de cette constatation, un spécialiste m'a montré que le défaut était dans la jonction des brancards de fer avec la voiture, et bien que la construction ait eu l'excuse de la hâte imposée, il demeure clair qu'on a reçu le travail avec une indulgence que les circonstances seules font expliquer.

Très certainement, les gens qui ont la plaisanterie facile, et il s'en trouve encore dans l'expédition, n'ont pas tort de dire

qu’après la guerre les colons pourront se procurer là des baignoires à bon marché. Le malheur, c’est que la conception des voitures Lefebvre, bonne peut-être en principe, emprunte aux conditions où nous sommes une défaveur toute spéciale.

Les adversaires des voitures racontent qu’un général anglais bien connu écrivait à l’un de nos officiers généraux, au début de la guerre actuelle : « J’ai beaucoup étudié la question d’une campagne à Madagascar : elle se fera avec 15.000 mulets de bât et 20.000 porteurs. »

Il est malheureusement trop tard pour en revenir aux seuls moyens de transport qui conviennent à une expédition de cette nature, aux mulets de bât et surtout aux bœufs porteurs dont le ministère de la guerre n’a pas voulu entendre parler. Avec des bêtes de somme, on n’avait pas besoin de routes, car les chevaux, comme les bœufs et les mulets, passent partout où l’homme, pour passer, n’a pas besoin de faire usage de ses mains. Tous les cavaliers savent cela !

Combien de temps durera-t-elle, d’ailleurs, cette route ? Trois ou quatre mois au plus. Viennent les pluies ou les violentes crues de l’Ikopa ou du Betsiboka, et les terrassements si péniblement exécutés, les ponts du Betsiboka et du Kamoro, qui furent construits au prix de tant de sacrifices, seront emportés comme fétus de paille.

6. – Un haut personnage officiel aurait fait au *Figaro* les déclarations suivantes :

Nos soldats établissent, jour par jour, la route nécessaire aux convois.

Nous avons, croyez-le bien, discuté longuement et longuement étudié cette question de l’établissement d’une route, qui est en somme une grande cause de retard. Et avant de décider cette construction si pénible et forcément si lente, nous nous sommes demandé si les porteurs-coolies ou les mulets ne pourraient nous éviter un pareil travail.

Pour des raisons diverses, également probantes, nous avons dû écarter ces deux systèmes de transport. Jamais nous n'aurions pu trouver, paraît-il, de coolies en nombre suffisant pour le ravitaillement de quinze mille soldats. Jamais nous n'aurions pu nous procurer, sans parler de leurs conducteurs, un chiffre suffisant de mulets ; en outre, ces animaux, auxquels une nourriture d'orge assez abondante est nécessaire dans ce pays, ne peuvent porter que pour huit jours leur poids de nourriture : ils auraient donc rendu peu de services. D'ailleurs, il est démontré qu'un convoi de 700 à 800 mulets suivant un chemin aussi étroit que celui dont on pouvait disposer défonce à tel point ce terrain, qu'il devient désormais impraticable à toute armée.

La création d'une route s'imposait donc, si coûteuse et si lente qu'elle soit, et elle nous donne les meilleurs résultats, puisque, quoi qu'on en ait dit, 3.600 voitures Lefebvre parcourent, pour le plus grand bien de nos soldats les tronçons qui sont déjà achevés[1].

Je ne vous parle pas du chemin de fer que quelques ingénieurs ont préconisé : l'établissement d'une voie ferrée aurait nécessité trois années de campagne, pendant lesquelles nos soldats auraient attendu là-bas, l'arme au pied. Concluez !

Par contre, ce qu'il faut avouer, c'est que des erreurs, de grosses erreurs ont été commises.

Le wharf et les chalands ont été deux fautes.

Le wharf, que l'on croyait pouvoir construire jusqu'à 300 mètres dans la mer, a été arrêté à 80 mètres, le terrain étant impraticable et les sondages ayant été mal faits.

---

[1] Le comité n'a pas à apprécier cette déclaration ; il se contente de poser la question suivante : *Pourquoi n'a-t-on pas songé à utiliser les bœufs porteurs ?* Les bœufs se seraient nourris sur le pays lui-même sans aucune charge, sans aucun frais. Dressés dès le mois de novembre, c'est-à-dire à l'ouverture des hostilités, ils auraient été prêts à rendre leurs services dès le mois d'avril, au moment de l'entrée en campagne. Un envoi considérable de mulets et la construction d'une route devenaient dès lors inutiles.

Quant aux chalands qui devaient assurer les approvisionnements de l'armée en remontant le cours du Betsiboka, ils n'ont pu aller au delà de 80 kilomètres, au lieu des 140 kilomètres que l'on nous avait prévus, la rivière n'avait pas le tirant d'eau suffisant pour les porter !

De là le désarroi que l'on a constaté dans les premiers ravitaillements, de là le retard que nous subissons, mais qui n'a rien compromis et qui ne compromettra rien.

7. – Le ministre de la guerre a décidé de constituer près du 2e régiment du génie un dépôt d'hommes de troupe de cette arme destiné à parer immédiatement aux demandes de personnel formulées par le corps expéditionnaire.

Ce dépôt comprendra : 5 sergents, 8 caporaux, 87 maîtres ouvriers et sapeurs provenant des différents régiments du génie ; au total, 100 sapeurs. Les hommes devront être choisis parmi ceux libérables en novembre 1896, c'est-à-dire ayant vingt mois de service, et soumis, avant leur désignation définitive, à une visite médicale sérieuse.

9. – Le général Duchesne adresse au ministre de la guerre la dépêche suivante :

La première brigade a poussé en vue de Soavinandriana ; les troupes Hovas se retirant successivement devant nous.

Aucun incident sérieux.

Le village de Soavinandriana est situé dans la vallée de Kamolandy, à 15 kilomètres environ à l'est d'Andriba et à 80 kilomètres de Suberbieville. Il est à une altitude de 600 mètres.

10. – Pour faciliter la relève du corps expéditionnaire, le ministre de la guerre vient de prendre les dispositions suivantes :

Un dépôt de 100 hommes est constitué, pour l'artillerie, auprès du 38e régiment de l'arme stationné à Nîmes ; il comprendra 1 capitaine en second et 2 lieutenants, 1 adjudant, 1 maréchal des logis chef, 9 sous-officiers, 7 brigadiers, 15 ouvriers, 2 trompettes, 30 servants à pied et 35 conducteurs.

Un dépôt de même effectif est organisé, pour le train des équipages, auprès du 16e escadron à Lunel. Il se compose de 1 capitaine en second et 1 lieutenant, 1 adjudant, 1 maréchal des logis chef, 8 sous-officiers, 12 brigadiers, 11 ouvriers, 3 trompettes et 64 cavaliers.

Les éléments de ces dépôts, pris sur tous les corps d'armée, seront réunis le 16 août. On n'acceptera que des volontaires et aucun homme ne devra être envoyé d'office, sous quelque prétexte que ce soit ; la visite médicale précisera le départ des garnisons.

12. – Le *Djemnah*, des Messageries maritimes, part pour Madagascar. Ce navire ne prend rien pour le commerce, ayant été retenu en entier pour le rapatriement des malades. Plus de cinq cents lits ont été préparés, car c'est ce nombre de malades qui attend l'arrivée du *Djemnah* à Majunga.

14. – Départ pour Majunga de la *Ville-de-Metz*, appartenant à la Compagnie Havraise péninsulaire. Le navire emporte 12 quartiers-maîtres et marins, qui vont faire la relève des stationnaires en rade de Majunga, plus 4.500 tonnes de marchandises pour le ravitaillement des troupes.

15. – On nous écrit de la côte nord-est :

Je viens de recevoir des nouvelles du nord de Madagascar. Les gouverneurs hovas, dans le but d'empêcher les Français de s'approvisionner de bœufs de boucherie, ont pris des mesures qui ont causé une mortalité considérable dans les troupeaux de bœufs de l'Ankarana ; ils ont forcé les indigènes à les retirer de leurs pâturages habituels et à les parquer dans des localités

malsaines, sous la surveillance de soldats ; le 19 juillet, plus de la moitié du bétail avait péri ! Sur 250 bœufs que possédait un habitant de Vohémar, il n'en restait plus que 119 ! et tous les autres propriétaires de cette province sont dans le même cas. Dans le nord-ouest, les Antankars que nous croyons nos amis, mais qui, en réalité, ne sont ni chiens ni loups, ont dû se conformer aux ordres venus de Tananarive ; toutefois, ils n'y ont pas tous obéi et il s'en est suivi des répressions barbares. Un jour, on a trouvé dans un village six cadavres criblés de coups de sagaye et décapités ; les femmes et les enfants avaient été enlevés. Tsialana, le chef Antankar, a donné l'ordre à ses sujets de transporter leurs familles sur les îlots qui existent en si grand nombre sur la côte nord-ouest, puis, à la tête de ses guerriers, il tient la campagne, volant tous les bœufs qu'il rencontre et se mettant en embuscade pour assassiner les Hovas qui tombent sous sa main. Les gouverneurs de diverses provinces du nord, Ratovelo en tête, se sont entendus pour réduire ces rebelles à l'obéissance ; mais, comme la population même hova, éprouvée par la perte de ses bœufs, ne les suit pas, ils viennent de demander à Tananarive un renfort de 4.000 hommes pour lesquels ils sont en train de construire à Antalaha des baraquements considérables. Il est à craindre que le nord ne soit bientôt livré au pillage auquel participeront aussi bien les Hovas que les Antankars.

– M. Eustis, ambassadeur des États-Unis à Paris, adresse un long télégramme chiffré au département de l'État, relatif à l'affaire de M. Waller. M. Eustis se plaint des obstacles que les fonctionnaires du gouvernement français lui ont opposés pour qu'il lui fût possible d'avoir un entretien avec M. Waller.

INFORMATIONS DIVERSES

Le *Réveil*, journal de la Réunion, a cessé sa publication le 31 juillet.

3 août. – M. Le Boucher est nommé directeur de la banque de la Réunion.

18 août. – Élections municipales de Saint-Pierre. – La liste patronnée par MM. Isautier et Le Vigoureux, triomphe avec 317 voix de majorité ; – 2.045 voix contre 1.728 obtenues par la liste Hermann et Babet.

– Le *Yang-Tsé*, courrier de Madagascar, rapatrie 138 militaires, 97 convalescents et 13 alités du corps expéditionnaire. Les 13 alités ont été conduits à l'hôpital militaire et les convalescents à la caserne Saint-Charles. Aux escales de Zanzibar, Suez et Port-Saïd, le navire a laissé aux hôpitaux 10 militaires que leur état ne permettait pas de garder plus longtemps à bord.

20. – La *Provence*, venant de Madagascar, arrive à Alger où elle débarque 504 convalescents ou alités. Pendant la traversée, 26 décès se sont produits. Les malades sont dirigés sur l'hôpital du Dey qui a été évacué pour les recevoir.

Trois jours après, le même navire débarque à Toulon 155 passagers de la marine, dont 80 malades. Ces derniers sont, suivant les cas, dirigés sur l'hôpital spécial de Saint-Mandrier ou sur l'hôpital principal de la marine.

26 août. – Sont promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur pour faits de guerre à Madagascar :

Au grade d'officier : M. Massiet du Biest, lieutenant-colonel breveté, commandant le 40e bataillon de chasseurs à pied.

Au grade de chevalier : M. Audierne, lieutenant au 40e bataillon de chasseurs à pied ; M. Pillot, capitaine breveté au régiment d'Algérie ; M. Coyen, officier d'administration de 1re classe au service des subsistances militaires ; M. Sacomant, payeur particulier de 3e classe, chef de comptabilité au corps expéditionnaire.

FIN AOUT. – L'Union des femmes de France, qui a fait au corps expéditionnaire de Madagascar des envois si importants, expédie pour les rapatriés aux médecins-chefs d'Alger et de Marseille des vins de Bordeaux et de champagne, des chemises, ceintures et gilets de flanelle, des tricots et chaussettes de laine, du papier à lettre et articles de papeterie, des jeux, du tabac, papier à cigarettes et pipes, quelques brochures et journaux illustrés.

Enfin, elle a adressé à ces mêmes médecins-chefs une somme d'argent destinée aux convalescents rentrant dans leurs familles.

La valeur totale de ce premier envoi aux rapatriés est de 6.000 francs.

L'Union des femmes de France a aussi organisé à son siège social, 29, Chaussée-d'Antin, une commission de secours qui se réunit tous les jeudis, à quatre heures, et remet aux convalescents, suivant leurs besoins, des flanelles, des bons de lait, de médicaments, de nourriture et de logement.

– A partir du 1er octobre 1895, le bureau de poste français établi à Zanzibar participera au service des colis postaux.

NECROLOGIE. – Le lieutenant d'artillerie Hourcq (12). – Le lieutenant-colonel Barre, du régiment algérien (18). – Le médecin de 2e classe de la marine, de Moutard.

TANANARIVE

Lorsque le voyageur monte de Tamatave à Tananarive, et qu’au septième jour de marche il est arrivé sur le sommet de la montagne voisine de Maharidaza, à 1.554 mètres d’altitude, un immense paysage se déroule brusquement devant lui ; au loin, à sept lieues environ, apparaît comme un gigantesque ponton échoué dans la plaine, un rocher noirâtre parsemé de maisons rouges et couronné de monuments : c’est la capitale de l’Imérina.

Au premier voyage, on éprouve à cette vue un double sentiment de surprise et de satisfaction. Cette immense agglomération contraste tant avec les petits villages, les misérables cases rencontrées le long du chemin ! et on est si pressé de descendre enfin de *filanjana* !

Tananarive est situé par 45°11’30" de longitude Est de Paris, et 18°55’2" de latitude dans l’hémisphère Sud. L’altitude géodésique et barométrique de son Observatoire pris comme point de repère, égale 1.402 ou 1.403 mètres au-dessus du niveau de la mer, à Andevoranto. A vol d’oiseau, ces deux derniers points sont distants de $163^{km}940^{m}$.

Ces trois résultats des positions géographiques de la capitale hova m’ont demandé, à eux seuls, trois années consécutives de travaux astronomiques, géodésiques et météorologiques.

Quoique situé dans la zone tropicale, Tananarive jouit d’un climat très tempéré, à cause de son altitude et des vents alizés qui, en traversant deux forêts, rafraîchissent sensiblement l’atmosphère. Depuis dix-sept années, la température moyenne s’élève à 18°, le maximum de chaleur ne dépasse pas 30°, le minimum, 3°. Assurément, ils sont rares les pays d’Europe qui possèdent un climat si doux, si peu exempt de grandes oscillations thermiques.

Mais, hâtons-nous de l’avouer, cet avantage du climat entraîne à sa suite des inconvénients. L’immense quantité d’eau de

pluie qui tombe, s’accumule dans les rizières, demeure stagnante et rend le pays insalubre. La fièvre paludéenne sévit à Tananarive moins rigoureusement que sur le littoral ; avec des soins, un régime sévère, avec l’emploi immédiat de médicaments dès les prodromes du mal, on peut se garantir contre les atteintes de ce fatal ennemi.

La plaine de Betsimitatatra, qui s’étend à l’ouest de la capitale et en général les vallées ou les terrains d’alluvion, sont transformés en rizières par les Hova. Cette culture exige un long travail de préparation. En avril ou en mai, on sème le riz hâtif dans de petits carrés. Dès les mois suivants de juin et juillet, les esclaves défoncent la rizière à 50, parfois même à 60 centimètres de profondeur au moyen d’une sorte de bêche, l’*angady*. Ensuite, on inonde le champ. Les mottes sont écrasées et nivelées soit par piétinement, soit au moyen d’un bois rond. Non loin de la capitale et chez les Bezanozano, où la herse est tout aussi inconnue, les paysans concassent les mottes de terre d’une façon plus primitive encore.

Après avoir entouré la rizière d’une palissade de pieux, on y introduit un troupeau de bœufs. Des hommes armés de gourdins crient à tue-tête et frappent à coups redoublés sur le dos des bêtes ; celles-ci, affolées, s’élancent à fond de train vers la barrière. On les laisse souffler, puis on les relance sur un autre point. Les propriétaires, assis sur le tertre voisin, contemplent le spectacle et encouragent leurs gens. Hommes et bêtes pataugent ainsi dans l’eau et la boue jusqu’au soir ; tous recevront, il est vrai, un supplément de ration. Le terrain piétiné pendant deux ou trois jours est réduit à l’état de vase infecte.

Au mois d’août et en septembre, femmes et enfants transplantent tige par tige, dans la rizière, les jeunes plants qui seront récoltés en janvier ou février. Pendant cette opération, les hommes sont occupés à faire un deuxième semis de riz tardif que l’on transplantera deux mois plus tard. Cette seconde récolte a lieu en avril ou en mai. Au jour de la moisson, tandis que les hommes coupent le riz avec un couteau dont la lame est fortement ébréchée, les femmes lient les gerbes et les emportent

sur leur tête à la maison. Plus tard, on sépare le grain de l'épi en frappant une poignée de gerbes contre une pierre, un tronc d'arbre ; le riz est recueilli sur une natte ou sur une toile. On vanne le grain en le laissant tomber à terre d'une certaine hauteur ; le vent emporte ainsi les impuretés. Après quoi, on le met dans le silo dont nous parlerons plus loin.

Sur le flanc des coteaux, l'indigène cultive la patate, le manioc, la canne à sucre. Le manguier, le bananier, l'ananas, le goyavier et les plants de café poussent très bien en maints endroits.

Après cette description sommaire des productions du pays, entrons en ville.

La colline granitique sur laquelle est bâtie Tananarive a 3 kilomètres de longueur sur 1 kilomètre de base ; l'altitude du plus haut point est de 1.429 mètres au-dessus du niveau de la mer. La direction du massif suit celle de l'île, et va du N.-N.-E. au S.-S.-O.[1]. Au tiers environ de sa longueur vers le Nord, il se divise en deux branches plus courtes qui s'infléchissent vers le N.-O., en descendant graduellement vers la plaine. La première branche comprend le quartier compris depuis Ambohijohy jusqu'à Faravohitra ; l'autre, le quartier compris depuis Marivolanitra jusqu'à Isotry.

La croupe de la colline a au maximum 50 à 80 mètres de large et elle s'élève à 200 mètres au-dessus de la plaine. Les flancs très escarpés à l'O. ont une pente plus douce au Sud et à l'Est. Le granit qui en forme l'ossature émerge çà et là de la terre argileuse, et se montre à nu sur le versant final du Sud ainsi que sur les parois de l'Ouest. En ce dernier point, des figuiers de Barbarie (*opuntia vulgaris*), des cactus, des belles de nuit, des plantes grimpantes poussent sur de légères couches d'humus ; leurs racines s'accrochent dans les fissures de la roche, et les feuilles se développent en fourrés épais. Ce fouillis est aussi le repaire d'énormes rats.

---

[1] Consulter la carte de Madagascar au 1/1.000.000^{e}, par le P. Roblet ; le plan de Tananarive est placé dans un cartouche. Cette carte se vend chez Barrère, 4, rue du Bac.

Au S.-O. de la ville, la pierre de granit décomposée sous l'influence des éléments est utilisée dans quelques constructions ; elle a pourtant l'inconvénient de se recouvrir de lichens noirâtres au bout de plusieurs années. La carrière d'où on l'extrait est unie par un col à un contrefort de 120 mètres de hauteur appelé Ambohijanahary, ou la *Montagne du Seigneur*. Au delà s'étend l'immense et marécageuse plaine de Betsimitatatra, que traverse le fleuve Ikopa, endigué dès le XVIIe siècle par le roi Andriantsitakatrandriana. A l'Est s'étale une succession de monticules dénudés parallèles au massif de la ville et composés de terres argileuses coupées de granit et de gneiss.

Des sources abondantes jaillissent de la base de la montagne ; quatre lacs sacrés, remplis d'une eau saumâtre et couverts souvent de végétation palustre, n'ont actuellement d'autre office que de servir de bassin de natation aux oies et aux canards de la contrée.

Au point de vue stratégique, cette position était jadis inexpugnable. Aussi l'on comprend qu'elle ait excité la convoitise des conquérants Hova en quête d'agrandir leurs territoires. Un petit hameau du nom d'Alamanga couronnait ce sommet.

La tradition rapporte que le roi Andrianjaka, au XVIIe siècle, vint l'assiéger à la tête d'une petite armée. Il établit ses troupes au N.-E. de la ville. Effrayés à la vue de la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus du campement au moment de la préparation du repas, les Vazimba, habitants de ces lieux, crurent à une invasion innombrable d'ennemis ; ils s'enfuirent épouvantés. Aussi, lorsque Andrianjaka escalada Alamanga par le flanc N.-E. de la montagne, – peut-être par le chemin de Tamatave, – il trouva la place déserte, et sans coup férir s'en empara. Sur les bords du lac d'Andranomahelo, ses guerriers lui prêtèrent le serment de fidélité ; mille d'entre eux furent choisis pour être les colons de la nouvelle ville, qu'il appela *Antananarivo* (la ville aux mille hommes).

Andrianjaka fixa sa demeure sur le point culminant et fit abattre les arbres qui ornaient ce sommet. On respecta très probablement le taillis de figuiers séculaires (*aviavy*) que l'on voit

aujourd'hui sur le versant Est, au-dessous du palais de la Reine, et à la batterie d'Ambodinandohalo.

La montagne d'Ambohidempona devint l'apanage du frère du roi, le prince Ambohitompokoindrindra, seigneur d'Ambohimalaza, dont le tombeau est en grande vénération dans la contrée.

A cette époque, chaque village avait ses fortifications rudimentaires, afin de se mettre à l'abri des incursions fréquentes de l'ennemi. On entourait les groupes de maisons de plusieurs fossés larges et profonds de 5 à 6 mètres ; des plantes épineuses, cactus, sappans, euphorbes, étaient plantées sur le talus de manière à former un fourré impénétrable ; le fossé était bordé d'une haute muraille de terre. Une ou deux issues communiquaient seules avec l'extérieur ; la porte était constituée par quatre ou six grosses pierres granitiques, entre lesquelles on roulait une énorme meule. Quelques poutres servaient de pont-levis. La nuit, et à l'approche de l'ennemi, on les enlevait, on roulait la pierre circulaire, et le village pouvait être tranquille.

Le versant O. de Tananarive était défendu naturellement par ses rochers abrupts qui surplombent à plus de 40 mètres de profondeur. Les deux branches du massif, ainsi que le versant Est, restaient des points vulnérables. Aussi, non loin du sommet, on avait creusé une enceinte de fossés aux endroits où la couche de terre était assez épaisse ; partout ailleurs, il avait fallu tailler le rocher à vif.

Cinq portes donnaient accès à la ville : deux au commencement des ramifications de Marivolanitra et d'Ambohijohy, trois autres sur le versant Est, à Ambavahadimasina, à Ambavahadimitafo et à Ambohimitsimbina. Quatre d'entre elles ont disparu, leur emplacement est marqué par deux anciens poteaux ; seule, la porte d'Ambavahadimitafo se voit encore aujourd'hui. Les fossés ont été comblés en plusieurs endroits. En souvenir du temps passé, un corps de garde d'agents de police Hova veille nuit et jour aux anciennes portes de la capitale.

Depuis le XVII[e] siècle, la ville aux mille hommes s'est bien agrandie ; aujourd'hui son enceinte s'étend au delà des fossés et

s'avance jusqu'au pied de la montagne. Cette transformation s'est effectuée sous l'administration du premier ministre actuel, Rainilaiarivony. Cependant, il n'est guère possible de déterminer le chiffre exact de la population de la capitale, les registres de l'état civil et les recensements faisant absolument défaut. D'après des calculs approximatifs, basés sur le nombre de maisons, et celui d'une moyenne de six membres par famille, esclaves comptés, on évalue la population de la capitale à 100.000 ou 120.000 habitants.

Supposons maintenant que nous montions en palanquin afin de visiter plus commodément les monuments de la capitale.

Commençons par le Sud de la ville.

Nous voici à Ambohipotsy (*la montagne blanche*), ainsi appelée parce que, d'après l'ordre de la farouche reine Ranavalona Ire, les ossements des protestants condamnés à mort devaient y blanchir en plein air, privés de toute sépulture. Les missionnaires méthodistes ont élevé à l'endroit même du supplice, un beau temple en pierre de taille, avec maison pour le ministre à proximité. Une avenue d'arbres conduit à la rue qui monte au quartier d'Ambohimitsimbina ; autour de nous, des maisons malgaches dont l'architecture et l'aménagement uniforme méritent une description spéciale.

Larges de 6 à 7 mètres sur 4 à 5 de longueur, ces maisons sont construites soit en briques crues, soit avec de la boue d'argile qui se durcit au soleil. Les missionnaires catholiques ont introduit l'usage fort répandu du pisé ; l'absence de gelées et le grand soleil rendent ces constructions solides, compactes et durables. L'arête des pignons est bâtie généralement en briques crues, le toit recouvert de fortes couches de *herana* (*Cyperus latifolius*), sorte de roseau ; aujourd'hui, à cause des dangers d'incendie, on lui substitue la tuile plate. Un paratonnerre parfois rudimentaire surmonte l'édifice. Les anciennes cases, qui deviennent de plus en plus rares, sont très curieuses avec leur toit incliné et les chevrons des pignons qui se prolongent en l'air sous la forme d'un V majuscule terminé en pointe, parfois ornés d'oiseaux de bois. L'orientation de la maison est rigoureusement

observée : suivant les anciens usages l'arête du toit doit se trouver dans la direction du méridien. En dehors de sa signification astrologique, cette disposition a le double avantage d'abriter les habitants contre les vents constants de S.-E. et de connaître l'heure dans la soirée d'après l'avancement de l'ombre dans l'intérieur de leur appartement.

Entrons dans la case d'un indigène ; les lois de l'hospitalité le permettent à Madagascar.

Si la maison est ancienne, elle n'a qu'un rez-de-chaussée. Près de la porte, nous foulons aux pieds une pierre ronde située au même niveau que le sol ; elle recouvre le silo creusé à deux mètres de profondeur qui renferme la provision de riz en paille que l'on décortique au fur et à mesure des besoins. A l'angle S.-O., vous apercevez le mortier à riz, le pilon et le van. Dans l'angle S.-E, en face, on a ménagé une place pour l'écurie, les animaux de basse-cour et les instruments aratoires ; il arrive souvent que les bêtes franchissent la clôture et s'installent sans plus de façon au delà du secteur assigné. Au milieu de la muraille de l'E. est la grande jarre (*siny*), réservoir d'eau, dans lequel on puise au moyen d'une écuelle de fer-blanc munie d'un long manche. Le coin N.-E est le lieu consacré aux ancêtres ; là, on leur adresse des prières ; là aussi, quelques planches élevées au-dessus du sol, et recouvertes de nattes ou de tiges de papyrus (*zozoro*) en guise de matelas, constituent le lit de famille. Au nord, le propriétaire fait asseoir sur une natte propre l'étranger, l'ami qui lui rend visite. L'angle O. est occupé par la fenêtre ; enfin, entre la porte et la fenêtre, qui est la cheminée naturelle par où se dégage la fumée, est placé le *tokotelo*, les 3 ou 5 pierres du foyer, qui supportent une ou deux marmites en terre cuite pour la préparation du repas.

Le sol est couvert d'une ou plusieurs nattes, séjour de nombreux aptères. La famille, assise par terre, prend ses repas autour du foyer, et chacun plonge, sans plus de façon, sa cuiller à corne dans le plat de riz et le plat de viande ou d'herbes bouillies, suivant le menu du jour. La fumée a noirci les murs ainsi que le plafond qui se compose de poutrelles couvertes de bam-

bous, au-dessus desquels on a emprisonné entre deux nattes une couche compacte de terre. Pour monter au galetas, il faut grimper par une mauvaise échelle, une sorte d’escalier à poules. Pas d’ameublement, sauf chez les gens opulents.

Les maisons récentes sont construites avec un étage. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties ; celle du Nord sert parfois d’écurie ou d’habitation ; en face la porte, se développe l’étroit escalier en terre, à marches gigantesques. Au premier étage ou sous le toit loge la famille ; la disposition y est invariablement la même que dans les maisons à une seule pièce. La lumière arrive alors par des fenêtres placées au Nord et au Sud.

Les gens riches entourent leur habitation d’une véranda et ornent leur toit d’une cheminée postiche.

Dès qu’une mort subite, un crime a eu lieu dans une maison, elle devient aussitôt *fady*, c’est-à-dire maudite. Dans la campagne, on l’abandonne et on en bâtit une autre dans le voisinage. Jamais un Malgache ne termine entièrement la construction de sa propre demeure ; il manque d’ordinaire un détail, par exemple, un plancher à un côté de la varangue, et cela pour deux raisons majeures : d’abord, tout achèvement, pensent-ils, entraîne à brève échéance la mort du propriétaire ; de plus, il s’exposerait à passer pour riche, conséquemment à être pressuré par les employés du gouvernement et à être, tôt ou tard, pillé par les voleurs.

Les constructions en pisé ou en briques ne sont tolérées dans l’enceinte de la vieille ville que depuis la reine Ranavalona II ; auparavant elles devaient être en planches. A cause des incendies fréquents et de la cherté du bois, il a fallu déroger à la loi.

Nous nous sommes peut-être attardés à la visite des maisons, poursuivons notre chemin le long de la crête de la montagne en nous dirigeant vers le Nord.

La grande bâtisse que l’on aperçoit à droite est l’église catholique d’Ambohimitsimbina, construite en pisé, dès 1862. Plus tard, on ajouta la tour quadrangulaire du clocher, bâtie en pierre de taille. Un missionnaire a la charge de deux écoles qui

se trouvent tout à côté, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles ; elles comptent 300 élèves.

Le chemin qui se dirige vers l'endroit le plus élevé de la ville, se resserre dans un couloir tellement étroit que deux palanquins ne peuvent passer de front. Si l'on croise un malencontreux piéton, il doit, pour se garer, s'aplatir contre le talus, le dos tourné vers le voyageur. Ce sentier fut pavé, il y a bien des années ; depuis lors, les pluies torrentielles de l'hivernage ont amoncelé les pierres en certains endroits, et creusé des trous en d'autres. Les cantonniers, employés de la voirie, conseillers municipaux, n'ont pas encore été installés à Madagascar. Si les hommes ne s'en trouvent pas plus mal, les chemins ne s'en trouvent pas meilleurs.

Nous arrivons au canon qui, du palais, transmet le signal aux jours de corvée publique, de réunions ou de réjouissances. En cas de trombe, un artilleur est toujours là, prêt à faire feu et à défendre la ville contre l'invasion de ce redoutable ennemi.

A quelques pas de la pièce et de l'autre côté du chemin, s'étend un vaste emplacement occupé, il y a une trentaine d'années, par un hôpital. Un jour, la foudre tomba sur l'édifice et le renversa ; une autre fois, un incendie l'acheva. Décidément, les mauvais génies l'habitaient ; on l'abandonna, et aujourd'hui les ronces et les épines poussent sur les décombres. En 1889, je fus conduit sur ce plateau pour examiner s'il était favorable à l'érection du futur observatoire de Tananarive ; je dus abandonner ce projet : le palais de la Reine était trop voisin, et la lunette méridienne braquée justement dans cette direction, aurait suscité trop de défiances ; le voisinage du canon eût aussi ébranlé et dérangé les instruments, sans parler des fumées qui s'élèvent des maisons voisines.

En face de nous se dresse le palais de la Reine, grande maison en bois bâtie vers 1840, sous la reine Ranavalona Ire, par les soins de M. Laborde. Le transport des immenses madriers a coûté la vie, dit-on, à 15.000 hommes. Ainsi, 3.000 hommes ont porté de la forêt, la poutre centrale de 40 mètres de hauteur qui monte du sol au toit et supporte le *voromahery* (faucon), em-

blème de la royauté. L'architecte anglais Cameron a entouré l'ancienne habitation d'arcades en pierres de taille, flanquées de tours. Cette œuvre a été accomplie par corvée, c'est-à-dire vite et mal. Aussi, le peu de stabilité d'un terrain de transport, le mauvais choix des matériaux de construction, l'éboulement du sol avoisinant, le manque de réparations urgentes, ont déterminé çà et là des crevasses. Quelques clefs de voûte sont déjà descendues à plus de 10 centimètres de leur position normale. Le bâtiment s'entr'ouvre. Par mesure de précaution, la Reine n'habite pas son palais, mais loge dans des dépendances. C'est dans la grande salle du rez-de-chaussée qu'a lieu la cérémonie annuelle du Bain de la Reine, à laquelle assiste la colonie européenne.

A gauche du grand bâtiment, on en aperçoit un autre plus petit et de même style : c'est le palais d'argent, ainsi nommé à cause de quelques ornements d'argent cloués jadis sur une des façades. Au rez-de-chaussée, le premier ministre hova Rainilaiarivony donne ses audiences. La pièce où j'ai été reçu par lui était ornée de grandes images d'Épinal représentant les batailles de Napoléon Ier.

Dans l'espace qui sépare le palais d'argent du péristyle, s'élève le tombeau du roi Radama Ier et de la reine Rasoherina. Leurs noms sont gravés en lettres d'or sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte d'entrée du monument funéraire.

A la porte du palais, deux soldats déguenillés sont en faction. Au Sud de l'édifice, l'architecte anglais Pool avait construit un temple de style roman d'un aspect assez élégant. Malheureusement, il s'est lézardé, il y a quatre ans, à la suite de quelques éboulements, et, par mesure de prudence, les offices se célèbrent ailleurs.

Descendons par une rue relativement pavée ; nous laissons à notre gauche d'anciennes maisons en bois fort bien travaillées, à notre droite le bureau du télégraphe français, et nous arrivons au palais de justice.

Les juges malgaches siègent en un lieu découvert, sous une colonnade de style ionique. N'étant pas plus rétribués que le

commun des employés, ils usent de petites ressources pour s'indemniser, et ils rendraient des points aux plus habiles de nos chanteurs français.

La prison préventive (*fonja*) est à proximité du tribunal, sur le versant Est. Elle se compose d'un bâtiment d'une vingtaine de mètres de longueur sur 10 mètres de large, muni d'ouvertures rares et fort étroites. Dans l'intérieur, on a élevé une quantité d'alcôves mesurant à peine 3 mètres carrés, dans lesquelles grouille pêle-mêle la famille du prisonnier ; elle partage bénévolement son sort et lui prépare sa nourriture. Le gouvernement malgache ne fournit que le logement. Tant que la sentence n'a pas été prononcée, ces malheureux ne peuvent sortir de leur bouge infect ; l'une des plus communes industries du juge consiste à ajourner le jugement et la sentence jusqu'à réception suffisante de pots-de-vin. Les geôliers s'industrient à leur tour aux dépens de leurs prisonniers : les cellules les moins sales et un peu plus spacieuses sont données au plus offrant ; ils exigent que la famille leur achète le riz, prélèvent un droit d'entrée sur certains articles. D'ordinaire, la prison préventive ruine les familles.

A cinquante pas du palais de justice, nous rencontrons le palais du premier ministre. Grand bâtiment en briques, flanqué de tours, entouré de vérandas et surmonté d'un dôme vitré. Il a été bâti par l'architecte anglais Pool. La corvée en a fait les frais.

En 1890, un missionnaire, excellent peintre, fut chargé, par le premier ministre, de décorer la grande salle du rez-de-chaussée ; il avait, sous ses ordres, une légion de badigeonneurs choisis dans la caste des ferblantiers, des menuisiers et des forgerons. Au début, on le laissa faire à sa guise, mais dès les premiers décors, le premier ministre ne les trouvant pas à son goût, fit ajouter en l'absence du missionnaire, une profusion de sujets aux couleurs les plus disparates. On juge de l'ébahissement de l'artiste. Il fallut en passer par là. Quelque temps après, la tour S.-O. du palais s'effondrait subitement et par bonheur n'écrasait personne, le premier ministre habitant au palais de la reine. Les

travaux de décoration furent suspendus, et quand plus tard on reconstruisit la tour, il ne fut plus question de décors.

Attenant au palais du premier ministre s'élève la maison de son neveu Ravoninahitriniarivo, qu'un cyclone, en 1893, a également démantelée.

Au-dessous du chemin, et sur le versant ouest, on remarque le temple d'Ampamarinana, bâti sur les bords d'une paroi rocheuse. En cet endroit la reine Ranavalona Ire se plaisait à faire précipiter, cousus dans une natte, les condamnés à mort et les protestants. Si leurs corps n'avaient pas été broyés dans la chute, des bourreaux placés en bas du précipice les achevaient à coups de hache et de sagaies.

A quelques pas du temple, sur les bords du lac où les guerriers d'Andrianjaka prêtèrent le serment de fidélité, repose à terre un canon de bronze, fondu par M. Laborde dans ses usines de Mantasoa. Tous les soirs à 10 heures, il annonce à la ville le couvre-feu ; chacun doit alors rester chez soi. Les patrouilles circulent dans les rues à la lueur de torches en herbes sèches ou de chandelles de suif enfermées dans une lanterne. Les soldats de garde aux monuments publics ou chez les particuliers, témoignent de leur vigilance en hurlant « *Zovy*, *zovy*, qui vive ! » alors même qu'il n'y a personne. Parfois la patrouille interpelle de la rue les gardes eux-mêmes. « Comment va-t-on chez mon Père ! criait-elle un soir aux gardes d'un missionnaire. » Pas de réponse. Celui-ci, éveillé, s'apercevant que les soldats dormaient profondément, leur répond de sa chambre et de son lit : « Tout va pour le mieux. Et vous, comment allez-vous ? Y a-t-il revue demain ? » La conversation se prolongea encore à distance. La garde fidèle n'avait pas bougé.

Au milieu d'une place ravinée par les pluies et fort mal entretenue, appelée Andohalo, l'on distingue, perdue au milieu des herbes, une pierre plate, quadrangulaire, sur laquelle les souverains sont couronnés, et qu'ils viennent fouler de temps à autre pour manifester leur pouvoir sur l'île de Madagascar. Cette cérémonie s'accomplit au milieu d'un déploiement de forces militaires et en face du peuple qui acclame son maître. Par respect

pour le roi ou la reine, divinité que ne doit ternir aucune souillure, il est défendu à tout convoi funèbre de traverser cette place ; l'on est obligé de suivre le tertre qui avoisine les habitations.

Au-dessous de ce même tertre se tient un marché permanent. De petits commerçants accroupis sous leur baraque ou sous un immense parapluie de rabane, étalent leurs marchandises : savon, fil, aiguilles, accordéons, toiles, miroirs, sel, quinine et autres bibelots. Une boucherie est installée en plein air avec abattoir à proximité.

Au Nord de la place d Andohalo apparaît la cathédrale des anglicans, monument de style gothique, ayant la forme d'une croix latine, mais lourd et dépourvu de goût artistique. Tout à côté, un temple plus modeste, le premier qui fut construit à Tananarive, en 1820, par les méthodistes anglais. Un vieux malgache, leur ancien élève, brave homme d'ailleurs, y cumule les fonctions fort compatibles de ministre prêcheur, de ministre des travaux publics et de général de brigade.

Nous nous dirigeons vers la première bifurcation de la ville, dans le quartier d'Ambohijohy. Encore une rue casse-cou qui suit invariablement les enclos irréguliers des maisons voisines. Voici le dispensaire, l'ouvroir et les écoles des sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny avec leurs 400 jeunes filles pensionnaires. Plus loin, le *High school* des Anglicans, l'imprimerie des Quakers, enfin le quartier anglais de Faravohitra, avec ses confortables habitations ombragées d'eucalyptus, de lilas de Perse, et ornées de *ground tennis* ; à l'extrémité de la colline, le grand collège des Indépendants et celui des Évangélistes, où le gouvernement de la reine choisit ses employés et les pasteurs protestants indigènes des villes et villages.

E. COLIN, S. J.,
Directeur de l'Observatoire de Tananarive.

(*A suivre.*)

UN POINT D'HISTOIRE MALGACHE
CONTEMPORAINE

Si je crois les articles de journaux qui sont tombés sous mes yeux et les conversations que j'entends chaque jour, on a en France une idée fausse de la manière dont la Reine actuelle est arrivée au pouvoir et des conditions dans lesquelles elle l'exerce. Il est cependant utile, au moment où l'on va s'occuper de l'organisation de Madagascar, que l'opinion publique soit éclairée sur ce point et, dans ce but, je demande la permission de faire un petit cours d'histoire malgache contemporaine.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'Imérina, ou province centrale de Madagascar, était divisée en plusieurs petits États, dont les chefs, en vertu de la toute-puissance que leur reconnaissaient leurs sujets, désignaient leur successeur avant de mourir, le choisissant dans leur famille sans respecter l'ordre de primogéniture.

Au commencement de ce siècle, Andrianampoinimerina, à la suite de guerres heureuses, réunit tous ces petits royaumes sous son autorité. Son fils Radama Ier, que dans un testament resté célèbre il avait désigné pour son successeur, continua son œuvre et étendit sa domination sur la moitié de l'île.

Ranavalona Ire, qui a succédé à Radama Ier, a-t-elle été réellement choisie par ce prince dont elle était l'une des douze femmes, comme elle l'a prétendu et comme le disent avec plus ou moins de vérité ses partisans, ou bien, comme il semble plus probable, s'est-elle emparée du pouvoir à l'aide de manœuvres déloyales, mais habiles, nous n'avons pas à discuter ce point en ce moment. Qu'il nous suffise de dire qu'en montant sur le trône, elle a d'abord fait mettre à mort les parents de Radama Ier qui auraient pu, non sans raison, lui disputer le pouvoir, et que dans le même but, écartant systématiquement des hautes fonctions les principaux nobles, elle a pris comme ministres et exé-

cuteurs de ses volontés de simples *Hova*, ou libres[1], qui, appartenant à une caste inférieure, ne pouvaient lui porter ombrage et devaient par intérêt personnel lui être tout dévoués.

Un de ces Hova, Rainiharo, qui était un fort bel homme et qui, de plus, était très intelligent et très rusé, prit dans le cœur et dans l'esprit de la Reine, dont il devint et resta pendant toute sa vie le principal favori[2], une place prépondérante, qu'il partagea cependant de temps en temps avec d'autres. A sa mort, la reine reporta ses faveurs sur ses deux fils, Rainivoninahitriniony et Rainilaiarivony.

Radama II, qui succéda à Ranavalona I[re], tint à l'écart les anciens conseillers de sa mère et s'entoura de jeunes gens corrompus et inexpérimentés, les *Menamaso* ; aussi, quoique plein de bonnes intentions, mais, déséquilibré et en somme vicieux, il s'aliéna son peuple en portant une main sacrilège sur les anciennes lois et coutumes ; on lui en voulut surtout d'avoir cédé à une Compagnie étrangère, avec des droits régaliens, d'immenses territoires, ce qui, aux yeux des Malgaches, est un crime de haute trahison. Le *vieux parti*, d'autant plus puissant qu'il s'appuyait sur les traditions séculaires et sur les anciennes

---

1 Dans un article qui a paru dans le deuxième bulletin du Comité, j'ai établi que les *Andriana* ou les nobles étaient les descendants des Malais ou conquérants, et que les *Hova* ou les libres, étaient les descendants des chefs de la peuplade qui habitait l'Imérina avant la venue des Malais et qui a été vaincue et soumise par eux.

2 A Madagascar, d'après les anciennes coutumes, une reine n'est, pas plus au point de vue du mariage ou du concubinage qu'au point de vue des autres actes de la vie, soumise aux mêmes lois que ses sujettes qui, sous peine d'une déchéance irrémédiable, ne peuvent épouser un homme d'une caste inférieure ; elle choisit qui lui plaît, pouvant, sans que personne y trouve à redire, élever jusqu'à elle pour un temps plus ou moins long, au seul gré de sa fantaisie, tout homme qui a attiré son attention, quelque humble que soit son extraction. Un souverain est tout-puissant à Madagascar et, chez les peuplades indépendantes, il peut commettre même un inceste sans qu'on ose le blâmer, quoi qu'aux yeux de tout Malgache ce soit un grand crime ; une reine, en montant sur le trône, dépouille son sexe et est considérée à l'égal d'un homme.

coutumes, si vivaces chez tous les Malgaches, condamna le Roi à mort comme traître à la patrie et le fit étrangler[1].

Rainivoninahitriniony et Rainilaiarivony, qui étaient à la tête de cette révolution nationale, ne pouvaient monter sur le trône, étant des *Hova* ou libres (de la race des vaincus) et non des nobles (de la race conquérante), quoique leur famille fût très puissante par suite de la situation prépondérante que, comme nous l'avons déjà dit, leur père Rainiharo avait occupée sous le règne de Ranavalona Ire et à laquelle ils avaient, dans une certaine mesure, succédé. D'autre part, il eût été impolitique de porter au trône un des *Zanakandriana* ou princes du sang aptes à régner[2], qui eût pu et certainement voulu prendre les rênes du gouvernement et qui, au premier caprice, les eût mis de côté. En élevant une princesse sur le trône, ils pouvaient, au contraire, tout en lui rendant les honneurs royaux, l'isoler de ses sujets et, la reléguant dans son palais, garder dans leurs mains le pouvoir réel. C'est ce qu'ils firent, et la veuve du Roi qu'ils venaient d'assassiner fut, malgré elle, proclamée reine sous le nom de Rasoherina[3], mais reine nominale, puisque, gardée à vue, entourée d'espions, elle fut en réalité pendant toute sa vie prisonnière de Rainivoninahitriniony et de Rainilaiarivony, qui, l'un en qualité de premier ministre et l'autre comme commandant en chef de l'armée, gouvernèrent le pays en maîtres absolus sous son nom. Ils ne la laissèrent point se marier à son gré, dans la crainte que son mari ne conspirât contre eux, et ils s'imposèrent à elle comme maris morganatiques.

Rainilaiarivony, non content d'occuper la seconde place, sapa peu à peu, par ses menées sourdes et d'habiles accusations,

---

1 En conformité de la loi qui défend de verser le sang d'un souverain.

2 A Madagascar, la loi de primogéniture n'était pas de droit absolu puisque le roi, le *Dieu que les yeux voient*, suivant l'ancienne expression malgache, pouvait choisir son successeur à son gré dans sa famille. Il y a toujours un certain nombre de zanakandriana, ou princes du sang, qui peuvent prétendre au trône et être acclamés par le peuple comme rois.

3 Litt. : le papillon qui sort de sa chrysalide.

l'autorité de son frère aîné, Rainivoninahitriniony, et le fit condamner à mort comme traître au pays ; sur les instances de notre consul Laborde et des missionnaires européens, il consentit à ce qu'on le mît seulement aux fers et il le relégua dans un fort du sud. Il réunit alors sur sa tête le double titre de premier ministre et de commandant en chef, et, depuis cette époque déjà lointaine, il est le maître absolu de Madagascar. A plusieurs reprises, des conspirations ont été ourdies contre lui par des membres de sa propre famille, une fois même par un de ses fils, mais il les a toujours déjouées avec une habileté extraordinaire et une remarquable intelligence.

Rasoherina morte, il a pris, pour la remplacer, dans la famille des *Zanakandriana*, qui seule, comme nous l'avons déjà dit, peut fournir le souverain, celle des princesses du sang qui, d'une part, par son extérieur, lui plaisait le plus, puisque les nécessités de la politique et le soin de sa sécurité l'obligeaient à remplir auprès d'elle le rôle de mari (sans toutefois pouvoir prétendre au titre), et qui, d'autre part, par son caractère doux et sans énergie, par son intelligence médiocre, ne pouvait lui porter ombrage et entrer en lutte avec lui. C'est dans ces conditions qu'il a choisi la princesse qui a occupé le trône sous le nom de Ranavalona II ; c'est de la même manière que la reine actuelle, Ranavalona III, a été appelée à régner, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être simplement l'amant caché de la reine, il en est maintenant le mari morganatique officiel. En effet, depuis que la reine et le premier ministre se sont convertis au christianisme, celui-ci a tenu à ce que leur union, qui jusque-là était libre, fût bénie au temple. Personne n'ignorait les relations intimes de Rainilaiarivony avec Rasoherina, puis avec Ranavalona II, mais aucun Malgache n'eût osé en parler publiquement, ni même y faire allusion, à cause de la différence de caste entre l'*Andriana*, la femme noble par excellence, et un *Hova*, tout premier ministre et tout-puissant qu'il était, les relations entre femmes nobles et hommes libres étant défendues par la loi. Il n'en est plus de même, aujourd'hui, qu'ils ont reçu le sacrement du mariage.

On voit donc, en résumé, que les *Zanakandriana*, c'est-à-dire les princes et les princesses du sang, seuls sont aptes à monter sur le trône ; le peuple malgache n'accepterait pas un roi issu d'une autre famille, même noble[1], à plus forte raison d'une famille *hova* ou simplement libre, comme celle à laquelle appartient Rainilaiarivony ; mais il faut bien faire attention, d'autre part, qu'il n'y a pas qu'un seul de ces princes ou une seule de ces princesses qui puisse être appelé à régner, car le souverain peut être choisi parmi tous les descendants directs d'Andrianampoinimerina[2]. Nous avons dit en effet que jadis, avant que la famille de Rainiharo ait pris en mains le pouvoir, comme chez nous au VIIe siècle les maires du palais, le roi désignait parmi les siens, pour lui succéder, celui de ses enfants ou de ses frères qu'il aimait le mieux et qui lui paraissait le plus digne ; les fils de Rainiharo ont, à leur tour, choisi dans la famille royale, pour les élever sur le trône, les princesses qui leur ont paru les plus désirables et les plus dociles, et qui ont été, entre leurs mains, de simples fantoches couronnés[3]. Quant à la famille de Rainiharo, qui a usurpé le pouvoir à la mort de Radama II, et qui, depuis trois quarts de siècle a la toute-puissance effective, elle ne peut à aucun titre monter sur le trône. Notons en terminant, qu'appartenant à la race des vaincus (des *Hova* ou descendants des chefs des Vazimba qui étaient les premiers occupants du centre de l'île), ces ministres ont arraché, au

---

1 Il y a sept castes d'*Andriana* ou de nobles, qui toutes sont de sang malais.

2 Radama Ier, Radama II (qui a été le seul fils de Ranavalona Ire) et Rasoherina, Ranavalona II et Ranavalona III n'ont pas eu de postérité, de sorte qu'il faut remonter jusqu'aux descendants d'Andrianampoinimerina, pour trouver un prince apte à régner.

3 Lorsque nous nous serons emparés de Tananarive, nous pourrons par conséquent, si bon nous semble, déposer la reine actuelle sans que le peuple puisse y voir une atteinte aux lois du pays, et lui substituer une de ses parentes, par exemple une princesse catholique, dont l'accession au trône faciliterait notre œuvre de colonisation.

moins momentanément, le pouvoir des mains de leurs vainqueurs (les *Andriana* ou Malais).

ALFRED GRANDIDIER.

VARIÉTÉS

DE SUBERBIEVILLE AUX MONTS AMBOHIMENAS

Bien que la plaine de Mevatanana soit comparativement beaucoup plus saine que la zone qui s'étend entre la côte et cette localité, elle ne présente pas, au point de vue du climat, les garanties que donnent les altitudes de 300 à 500 mètres, qui ne tardent pas à se présenter.

A partir de Suberbieville, la plaine mamelonnée qui longe la rive droite de l'Ikopa s'élève progressivement ; le sol est raviné par les pluies et parsemé de cailloux quartzeux, mais il n'offre pas d'autres sur une étendue de 25 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'au village ouvert de Tsarasaotra, qui ne se défend que par sa position sur un monticule assez élevé au-dessus de la rivière.

L'Ikopa, dans cette partie de son cours, se dirige vers le Nord ; son lit, de 500 mètres de largeur en moyenne, atteint parfois jusqu'à 2 kilomètres ; il est alors encombré de roches, d'îlots et de bancs de gravier qui relèvent le niveau de ses eaux et produisent de violents rapides. En amont d'un groupe de sept îles appelé « Nosifito », qui se trouve à la hauteur de Tsarasaotra, il devient navigable à la condition de suivre un chenal, très sinueux il est vrai, où les pirogues trouvent, même aux plus bas étages, des fonds d'au moins 50 centimètres. Une ligne de coteaux, aux flancs adoucis, règne sur l'une et l'autre rives ; le sentier frayé passe au pied de ceux de la rive droite jusqu'à Tanimbaratsosoroka et il suffirait de le débarrasser de quelques grosses roches qui l'obstruent pour le rendre accessible aux voitures.

Pendant la saison sèche, en basses eaux, les voyageurs utilisent, sur un assez long parcours, la laisse sablonneuse de l'Ikopa ; mais comme les rives sont complètement désertes à cause des Fahavalos, on est forcé d'abandonner ce chemin, peut-être excellent, pour rejoindre le sentier où se trouvent des

gîtes d'étape. Il est regrettable qu'on n'ait jamais pu savoir s'il ne serait pas possible de gagner, par cette voie, le confluent du Kamolandy ou du Mamokomita : on éviterait les plus grandes difficultés du trajet.

A Tanimbarasosoroka, on pénètre dans la vallée de l'Andranokely, entre deux rangées de collines à pente douce ; le sentier, déjà moins bon, parvient jusqu'au faîte et redescend ensuite dans la vallée de l'Andranobe en laissant à droite le petit village de Mandendamba, ancien poste de lavage de sables aurifères.

On quitte cette vallée pour suivre le cours de l'Angaloha, affluent de l'Andranobe, à travers d'épais fourrés de bambous et de roseaux, où s'embusquent fréquemment les Fahavalos pour piller les convois. Le vallon de l'Angaloha, large à l'origine d'une centaine de mètres, se rétrécit, les coteaux deviennent abrupts et le sol, argileux, coupé d'éboulements, raviné, couvert de débris de quartz, est plus difficile, surtout aux abords d'un col où commence une descente excessivement rapide qui conduit à Ampasiria. Cette partie du trajet pourrait être facilement améliorée.

Ampasiria est un village d'environ 50 cases. Au point de vue militaire, la position n'est pas tenable, car elle est dominée de toutes parts et à faible distance par une ceinture de coteaux plus élevés. La vallée est étroite ; le sentier, raviné, coupé par des éboulements, conduit sur un petit plateau qui n'est pas meilleur.

Sur une éminence qui commande la vallée se trouve Marokolohy (traduction littérale : beaucoup de moustiques). Le village est entouré d'une haie de cactus ; il est dominé : à l'est, par une croupe appelée Ambohimitjorana, contrefort des montagnes du nord-est, et à l'ouest par le Tsiafabositra.

Le sentier suit la vallée du Marokolohy, large de 800 mètres environ, en traversant de riches pâturages et à l'ombre de belles futaies, mais il aborde bientôt le pied de la falaise de l'Ambohimenakely, dont il faut atteindre le sommet. La piste actuelle est très mauvaise et ne peut être améliorée ; mais il est

de nombreux ravins, ayant leur origine sur le haut plateau, et qui lui donnent accès ; il en est un notamment, l'Ambajerina, passant à l'est du massif de l'Andohambato, à 30 kilomètres environ de Marokolohy, qui conduit, par Soavinandriana, au sud de Malatsy, et même jusqu'à Andriba.

Si le versant occidental du massif de l'Ambohimenakely et la vallée du Marokolohy sont hérissés de difficultés, la descente vers Malatsy, par le sentier habituel, doit être considérée comme impraticable. Le sol est formé d'une argile rouge mélangée de débris de quartz dont les vives arêtes déchirent les pieds du voyageur ; comme végétation, de rares touffes d'une herbe dure et quelques maigres roseaux dans le fond des ravins. Le col par lequel on pénètre dans la vallée du Kamolandy, sur le versant oriental de l'Ambohimenakely, n'est qu'une étroite faille aux parois presque verticales ; le sentier est raviné ; des roches éboulées, des arbres renversés, d'épaisses broussailles l'obstruent.

Malatsy est un village fortifié de 60 cases ; entouré de fossés profonds et de haies de cactus, il domine la vallée du Kamolandy, mais il est situé à moins de 500 mètres de distance des croupes élevées qui descendent des hauteurs de l'Ambohimenakely.

Le trajet de Malatsy à Andriba n'exige pas plus de deux heures de marche. Le sentier traverse le Kamolandy, rivière importante dont la largeur, en hautes eaux, doit être de 50 mètres ; on en suit la berge sur un sol excellent, au milieu de belles cultures.

Andriba se trouve dans la vallée du Mamokomita ; il faut par conséquent, pour y arriver, franchir un petit faîte, point de partage des deux bassins.

La position est remarquable. Le sommet du petit plateau sur lequel sont construites quelques cases où se loge la garnison, n'a pas plus de 100 mètres de largeur et 500 mètres de long ; l'altitude est de 1.000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L’ascension du pic est très fatigante et la descente excessivement périlleuse ; les parois, verticales sur toutes les faces, s’élèvent à 200 mètres au-dessus des terres environnantes et on ne parvient au sommet qu’en gravissant des pentes de 50°. Le plateau dont nous avons parlé est entouré de murs en pierres sèches derrière lesquels peuvent s’abriter des tireurs et partout d’énormes roches dominent le sentier. Au nord, il se termine par une falaise qui commande toute la vallée du Kamolandy.

On entre ensuite dans la vaste plaine de Mangasoavina, dont le sol, légèrement ondulé, est excellent pour la marche. Les petits cours d’eau que l’on traverse sont à fond de sable, ils doivent d’ailleurs être complètement à sec du mois de mai au mois d’octobre.

La plaine de Mangasoavina occupe une superficie d’environ 30 kilomètres carrés, elle est entourée d’une ceinture de montagnes élevées ; au nord, la masse rocheuse d’Andriba ; à l’ouest, la chaîne d’Andriankely ; à l’est, le massif d’Ambohijavona, et au sud la rivière Mamokomita, qui passe au pied d’une région très accidentée que domine le pic de Fanjavarivo. La population de cette plaine est importante ; elle habite de nombreux villages disséminés sur sa vaste étendue, et, chaque jeudi, Hovas et Sakalaves se réunissent dans un marché assez considérable où les gens de l’intérieur échangent leurs marchandises contre des objets d’importation européenne venant de Mevatanana et de la côte occidentale. Ces transactions provoquent une grande affluence de monde.

Maroharona est le premier village que l’on rencontre après avoir dépassé Andriba ; il est situé au confluent du Mamokomita et du Firingalava et entouré d’un fossé et de haies de cactus.

Les voyageurs suivent habituellement la vallée du Mamokonita ; mais à quelques kilomètres au sud de Maroharona, le sentier pénètre dans le massif granitique de l’Ambatorosy par une faille haute de 100 à 150 mètres, large de 200 à 300 mètres. La rivière coule au fond de cette gorge, que coupe un immense banc de rochers formant quatre gradins d’où ses eaux retombent en cascades cyclopéennes. La piste côtoie la rive droite au

milieu d'un chaos de roches éboulées, tantôt par des tranchées et de profondes ravines creusées par les eaux, tantôt en encorbellement au-dessus de la gorge.

Ce passage est impraticable, même pour les mulets de bât. Il est préférable de suivre la ligne de faîte qui sépare la vallée du Mamokomita de celle du Firingalava. En passant au pied du massif d'Amparafarafara, on débouche devant Ampotaka après avoir évité Antafofo.

Ampotaka est un fort village de plus de 100 cases ; il est situé sur un plateau taillé à pic que protègent de puissantes haies de cactus. La position serait bonne si elle n'était dominée de toutes parts et à de courtes distances par une ligne de coteaux et des sommets dont quelques-uns sont à moins d'un kilomètre.

Le trajet d'Ampotaka à Ambohinoro et Tsiafindramaro ne présente pas de difficultés sérieuses. Les sentiers qui se dirigent vers Tananarive remontent la vallée du Firingalava, laissant à droite les monts Ratsifandriana et à gauche le massif rocheux d'Ambohibe, qui se dresse verticalement au-dessus de la rivière.

On abandonne cette vallée, à 8 kilomètres environ au sud d'Ambohinoro, pour pénétrer dans celle du Manankazo, affluent assez considérable de l'Ikopa, qui prend sa source sur le flanc de l'Ambohimena et passe au pied du village fortifié de Kiangara, situé sur le sommet d'un piton, à 500 mètres de distance de la piste. Cette rivière de 30 mètres de largeur a des berges assez élevées, mais pendant la saison sèche elle peut être aisément franchie, la hauteur de l'eau ne dépassant pas 30 centimètres.

De Kiangara à Kinajy, le trajet n'est que de 8 kilomètres et est en général facile ; mais en approchant de ce village, il faut passer par une faille de 5 mètres de profondeur produite par des éboulements où les indigènes ont taillé des échelons.

Kinajy est à 1.040 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Bientôt on arrive au pied des monts Ambohimenas.

Cette chaîne de montagnes, qui forme la limite du plateau central de l'île, est composée d'une série de petites plaines s'élevant successivement jusqu'au sommet. Les falaises, escar-

pées à l’ouest, le sont de moins en moins du côté oriental où elles se continuent par des collines légèrement inclinées au milieu desquelles les eaux du Manankazo ont creusé une vallée profonde mais largement ouverte. Ces collines conservent le même aspect vers le nord-est où elles forment la limite du bassin du Firingalava.

*
* *

Les membres du *Comité de Madagascar* de Bordeaux se sont réunis le 5 septembre sur la convocation de M. Oscar Géraud, notre délégué en cette ville ; ils ont décidé que la section bordelaise porterait le nom de *Section de Bordeaux et du Sud-Ouest*, et ont constitué un bureau qui est ainsi composé :

Président : M. J.-Charles Allard, courtier d’assurances maritimes ;

Délégué, secrétaire général : M. Oscar Géraud ;

Secrétaires : MM. André Allard, propriétaire à Vatomandry, et Fernand Philippart.

Une dizaine de membres complètent le conseil de la section, qui comprend dès aujourd’hui plus de cinquante adhérents.

BIBLIOGRAPHIE

La Revue générale des Sciences pures et appliquées, dirigée par M. Olivier (Georges Carré, éditeur), a consacré un numéro spécial, celui du 15 août, à l'étude scientifique de Madagascar, – Prix du numéro : 1 fr.50.

On y trouve successivement des articles de :

M. E. Caustier, *Le Monde malgache* : géographie et aspect général de Madagascar ; le sol, la flore et les forêts ; les races malgaches et leur civilisation.

M. A. Milne-Edwards, *La Faune de Madagascar* : animaux sauvages et animaux domestiques.

M. de Faymoreau, *Les grandes cultures de Madagascar* : canne à sucre, cotonnier, canillier, pignons d'Inde, caféier, cacaoyer, tabac, aloès et agave, riz, blé, vigne.

M. L. Suberbie, *Les Gisements aurifères de Madagascar*.

M. G. Foucart, *L'État actuel du commerce à Madagascar* : communications extérieures et intérieures ; importance commerciale des objets de consommation (produits indigènes et produits importés) ; statistique.

Dr Lacaze, *La Pathologie à Madagascar* : conditions sanitaires de Majunga à Tananarive ; hygiène du soldat et acclimatation du colon.

Enfin, sous forme de conclusion, un article de M. Olivier sur *L'Application des études précédentes à la politique coloniale française*.

Il nous est impossible de résumer ces articles, dont la réunion formerait la matière d'un gros volume ; mais les noms de leurs auteurs suffisent à indiquer avec quelle compétence les sujets ont été examinés et traités.

*
* *

Bernard (Augustin), professeur à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger : **L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie**. 1 vol. in-8° de 458 pages, contenant de nombreuses illustrations et deux grandes cartes, broché, 10 francs. (Librairie Hachette et Cie).

La Nouvelle-Calédonie fait partie du domaine colonial de la France depuis un temps suffisant pour qu'il soit possible de connaître ses ressources, le rôle qu'elle peut jouer, les conditions qu'elle offre. Parmi les possessions françaises, c'est une des terres trop rares où le climat n'est à aucun degré un obstacle pour les colons. Enfin elle a été le théâtre d'une expérience pénale dont il peut être intéressant d'examiner les procédés et les résultats.

Il n'existait jusqu'ici aucune étude d'ensemble sur cette grande île du Pacifique. L'ouvrage de M. Augustin Bernard vient combler cette lacune. Il est de nature à intéresser les géographes et les naturalistes, auxquels le sol, le climat, la flore, la faune, les indigènes de la Nouvelle-Calédonie offrent tant de sujets dignes d'attention. Ceux qui s'occupent de questions coloniales y trouveront d'amples renseignements sur la valeur économique de ce pays, sur ses mines, notamment les mines de nickel, sur ses cultures, notamment la culture du café. Trois chapitres, consacrés à la colonisation pénale permettent de se faire une opinion sur le grave problème de la transportation à la « Nouvelle ».

Le Secrétaire général, Gérant : A. MARTINEAU.

Table des matières

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition originale de cet ouvrage.

J'ai reproduit approximativement la présentation de la revue telle qu'elle avait été publiée à l'époque, l'adaptant à la forme d'un fichier électronique. Quelques rares coquilles ont été corrigées.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (**http://www.ebooksgratuits.com/**) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le onzième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches. Et en particulier, dans un premier temps, des ouvrages datant de l'époque coloniale française, parce qu'ils sont les plus aisément accessibles.

Toute suggestion est la bienvenue, à l'adresse maury@wanadoo.mg.

Pierre Maury, décembre 2006

Catalogue

1. CHARLES RENEL. *La race inconnue* (1910)

2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895

3. ADOLPHE BADIN. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)

4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895

5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895

6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895

7. GABRIEL DE LA LANDELLE. *Le dernier des flibustiers* (1884)

8. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 5, août 1895

9. PROSPER CULTRU. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky* (1906)

10. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 6, septembre 1895

A paraître

Désiré CHARNAY. *Madagascar à vol d'oiseau*

Bulletin du Comité de Madagascar, suite

Note : le catalogue est mis à jour au fur et à mesure des parutions sur le site *Actualités culturelle malgache*, à l'adresse http://cultmada.blogspot.com/